

**Elisabeth Porquerol, «Malraux à propos d'Israël<sup>1</sup>», *La Guilde du Livre*, n° 4, avril 1956, p. 152-153.**

... Cet homme qui a accepté le voyage sur la terre, qui a consenti à vivre son inquiétude, peut-être parce qu'il a douté de sa liberté, parce qu'il a été tenté de comprendre jusqu'où peut conduire le mécanisme du destin, ceux qui auront l'avantage de regarder avec recul notre époque risquent de leur reconnaître un identique visage.

Si Malraux compte, compte plus que les autres, c'est qu'il a accompli et traduit, presque à la perfection, l'aventure de sa génération. Il a lancé sa personne, jusqu'à son corps, dans une épreuve ratée ou dépassée, tentée ou frôlée, pour le moins envisagée par ceux qui, comme lui, ont l'âge de ce siècle.

La vie apparut soudain si absurde que la première question à se poser était : «Vaut-elle la peine qu'on s'en charge ?» Il semble bien que Malraux l'ait abordée en s'accrochant au mot : peine.

Démuni de l'idée chrétienne d'un châtement aussi vieux que la faute originelle, sans espoir de rédemption et sans crainte de damnation, comment accepter cette incroyable capacité que l'homme possède de souffrir, et les assauts incessants de la misère et de la douleur auxquels – voici le miracle – il n'a jamais succombé complètement.

Dans ce pouvoir insensé de tenir, de supporter, de défendre et de glorifier sa vie, jusqu'aux limites du désespoir et de la mort, il y a une étrange grandeur. Ne touche-t-on pas là à un secret ? L'homme aurait-il le privilège de porter en lui quelque chose qui lui appartient à peine ? Qui le dépasse et le surpasse.

C'est à connaître cette grandeur, le plus près possible, chez tous ceux qui la pratiquent et soi-même, se mesurer à elle, la peser, s'en saturer et l'interroger que Malraux, avec l'intelligence enivrée que l'on sait et le talent aigu qu'il possède, a consacré son œuvre et sa vie.

---

<sup>1</sup> Malraux donne en 1956 la préface à *Israël* d'Isis.

Ce ne peut être une simple admiration – encore qu'elle suffirait – un hasard ou une bienveillance qui l'ont porté à préfacer l'album d'Izis : *Israël*. Izis a réussi là le fleuron de sa couronne; la photographie est libérée de l'âge ingrat que nous lui avons connu à l'époque où l'on faisait d'elle une copie de l'art médaillé au Salon. Victime de tous les genres de retouches, halos et estompes, elle usa jusqu'à l'écœurement des portraits élégants et des petits chats dans la corbeille. Par les chemins du savoir et de la maturité, elle a retrouvé toutes les puissances de l'enfance. Aujourd'hui, quand un photographe commence, c'est à partir de Nadar et d'Atget. L'image est devenue un langage qui n'a plus besoin des mots, même pour lui servir de ponctuation. Voici *Israël*. La voix qui ne s'est jamais tue éclate en blanc et en noir. Les visages ont cinq mille ans, pareils à ceux de Moïse, de Jacob et de Josué. Le christianisme qui a paré d'un hennin la Sulamite, déguisé les Prophètes en donateurs, armé en chevaliers les Juges, offert à David le génie de Michel-Ange et à Jérusalem toutes les lumières de l'enluminure, les a laissés intacts. Des fourmilières les plus sombres d'Europe, ils sont sortis, identiques, dans leurs traits et dans leur corps, ainsi qu'il a été promis au Jugement dernier. Non, ce ne sont pas des pionniers. C'est le même peuple qui a écrit son histoire dans un seul livre qu'on appelle dans le monde entier Le Livre, qui accomplit ce miracle de changer une terre sèche et désolée en Terre promise, qui réédifie Babel, fait des laboureurs de ses intellectuels et Judas Macchabée de chacune de ses jeunes filles.

L'exemple d'Israël est troublant. Ainsi, c'est l'idée qui, dans l'homme, est la plus forte. Elle est sa force. Elle a raison des siècles, de l'injustice, de la torture et de l'iniquité. Tant de Juifs sont morts et ils demeurent. Ils ont survécu à tant de nations, d'empires et de peuples plus heureux et moins combattus. Qu'est-ce donc qui les faisait résister et subsister, si ce n'est une pensée qui leur paraissait à la fois plus précieuse que leurs existences et la seule valeur de l'existence : cette idée qu'ils portaient en eux une promesse particulière, celle que Dieu leur avait faite dans le désert, pour leur gloire et aussi pour leur malheur.

«Si Dieu avait révélé la Loi à Israël dans une contrée habitée, cette contrée, enflammée d'orgueil, se serait considérée comme privilégiée parmi toutes les contrées

du monde. Voilà pourquoi Dieu a révélé sa loi dans un désert», a écrit Jean-Jacques Rousseau.

Est-ce pour cela que la fumée des incendies et l'horreur des massacres ont suivi les israélites à la piste dans toutes les contrées du monde ? Que le sang des pogroms a taché l'histoire ? A travers les cris et les gémissements des femmes et des enfants de ce peuple égorgé, qu'est-ce donc que les bourreaux cherchaient à atteindre ? Quel mystère essayaient-ils de percer du bout de leurs épées sanglantes ? Quel voile espéraient-ils déchirer en déchirant ces corps, quelle vérité mettre à jour dans ces cœurs ? Que cherchaient-ils à étouffer en étranglant tant de gorges innocentes ? On n'explique pas le mal par le seul mal, ni l'orgueil et la force d'âme du peuple juif aussi bien que tous les complexes dont il souffre par la seule persécution, eût-elle été séculaire, et elle le fut, et pourquoi avec un tel automatisme dans la répétition ?

N'y aurait-il pas là, en effet, le signe du sacrifice qu'entraîne toute faveur ?

Car il est exact qu'il s'agit bien d'une faveur : ce qui porte les Israéliens d'aujourd'hui pareil à ce qui a toujours porté et emporté les israélites : un excès, un abus qui les marquent et les placent, ainsi que l'a dit la Bible, au-dessus des nations.

N'est-ce pas pour cela qu'il a été appelé le peuple élu ?

Là où semble être arrivée la pensée de Malraux, le mystère du destin d'Israël est un point de rencontre.

— *Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?*

Et la sentinelle d'Israël répond comme toujours :

— *Le matin viendra et le soir aussi.*

Serait-ce la réponse qu'attendait Malraux, à la question qu'il se pose, depuis qu'il veille, lui aussi, sentinelle avancée, espérant et cherchant quel nom il convient de donner à ce qui, dans les hommes, semble leur venir de Dieu.